

Yvon Paré : « Je suis un écrivain de mémoire. »

Christiane Laforge

Numéro 154, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71752ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforge, C. (2014). Yvon Paré : « Je suis un écrivain de mémoire. ». *Lettres québécoises*, (154), 7–9.

YVON PARÉ :

« Je suis un écrivain de mémoire. »

Matin blanc de janvier. Franchir la distance entre Chicoutimi et Saint-Henri-de-Taillon pour me rendre sur les bords du Piekouagami où Yvon Paré et sa compagne, Danielle Dubé, ont jeté l'ancre pour se donner pleinement à l'écriture. Une maison grande ouverte sur la blancheur de cette mer intérieure dont la fureur de l'automne domptée par les glaces alimente toute la poésie. En retrait, sous les arbres citoyens du domaine, le pavillon de l'écrivain, repaire de ses mots où Ulysse a terminé un voyage de dix années. Oh ! que cela lui ressemble à ce grand gaillard au rire coruscant. Je le connais depuis 1975 alors qu'il faisait une entrée remarquée à la rédaction du journal *Le Quotidien* où nous avons ramé côte à côte dans les courants nombreux de la Culture du Saguenay – Lac-Saint-Jean : il est un homme-livre.

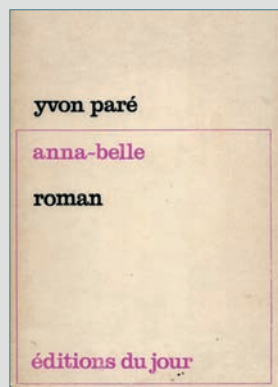
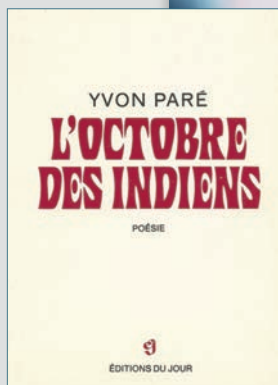
Le livre est à Yvon Paré ce que l'eau est à la vie. Essentiel, indispensable, fusionnel. C'est à la fois son origine, sa source et sa finalité. Les livres ont engendré l'écrivain qui a fait naître la critique littéraire, lequel a inspiré l'homme de lettres soucieux de rassembler les auteurs et les lecteurs en contribuant à la création d'événements littéraires maintenant bien établis. Cet écrivain québécois est taillé dans le bois d'arbre aux racines profondes, dont l'écorce transporte les idées comme un canoë des aventuriers et dont la sève coule généreuse tandis que ses feuilles chevauchent les vents pour se poser au-delà de ses propres limites. Yvon Paré est au livre ce que le temps est à la vie. Passé, présent... et l'infini.

Christiane Laforge — *En quelques jours, j'ai relu tous tes livres. D'Anna-Belle au Voyage d'Ulysse, j'ai l'impression que tu es mono-bloc avec ta région, avec les tiens. Toute ta vie nourrit tes écrits. Toute ta vie entre dans tes écrits. Il n'y a pas ou peu de fiction dans tes livres.*

Yvon Paré — Peu de fiction. C'est vrai. Sauf peut-être le dernier. Dans *Le voyage d'Ulysse*, il y a beaucoup de fiction. Quoiqu'un fin finaud qui aurait lu mes autres livres reconnaîtrait des choses. Mais c'est vrai.

C.L. — *Écrire, c'est inné chez toi ?*

Y.P. — J'ai l'impression — et ce n'est pas une impression, mais une certitude — qu'à la minute où j'ai su lire, j'ai voulu écrire. Je devais avoir 7, 8 ans. Je n'ai jamais voulu autre chose et, en même temps, c'était un combat. Parce que je venais d'une tradition orale, je venais d'une tradition de travailleurs forestiers. Mon père se moquait des gens qui allaient à l'école. Pour lui, les « pousseurs de crayon » étaient des sous-hommes. Alors cette certitude, cette volonté d'écrire, pour moi, c'était comme une trahison envers la famille.



YVON PARÉ

C.L. — *Dans un milieu où la lecture n'était pas valorisée, comment les livres sont-ils tombés entre tes mains ?*

Y.P. — Ah ! C'est par l'école. Dans les écoles, à la fin de chaque année, on donnait des livres en récompense aux bons élèves. Comme je me débrouillais pas mal à l'école, j'avais la chance d'avoir des piles de livres. Des livres que j'ai dû lire 50 fois, 60 fois. Le goût de la lecture vient de la petite enfance à l'école. Mais, aussi, je viens d'une famille de conteurs. Mes oncles — ma mère les appelait des menteurs épouvantables — n'étaient pas des conteurs traditionnels, ce n'était pas la *Chasse-galerie*, mais ils parlaient de faits vécus qu'ils transformaient en histoires fabuleuses avec des animaux. On riait terriblement à les écouter. Cela me fascinait et, par l'écriture, je rejoignais ça dans un certain sens. Entre l'oralité et l'écriture et la fiction, le pas, la distance n'est pas très grande. Il y a eu ça et l'école et l'histoire de mon œil croche que j'ai voulu guérir en lisant de façon frénétique, comme je le raconte dans *Souffleur de mots*.

C.L. — *Pour revenir au milieu familial, car je veux faire un parallèle entre toi, le dévoreur de mots, toi qui rêves d'écrire dans ce milieu familial où l'on a un peu de mépris pour les « pousseurs de crayon », et tes personnages qui sont toujours des marginaux, qui sont des étrangers. Est-ce que tu t'es senti étranger dans ton monde ? Est-ce que tu as senti ce que c'est que d'être un étranger là où on est seul à être de notre genre ?*

Y.P. — Étranger certainement. Parce que différent. Parce que autre. Et celui qui incarne le mieux cela dans tous mes livres, c'est Philippe Laforge dans *Le violoneux*. Il a une double vie. Il se crée une vie de fermier à l'apparence normale, sachant faire ce qu'il doit faire. Sauf que, dans sa grange interdite, il fait de la musique, il écrit. Il vit comme un imposteur en quelque sorte. Il y a toute une symbolique là-dedans. Philippe, c'est un personnage qui me ressemblait beaucoup à l'époque.

C.L. — *Le bûcheron et l'écrivain ?*

Y.P. — Oui. Mon obsession d'être travailleur forestier. J'aurais pu faire autre chose, mais je tenais à prouver à mes frères, à mon père que j'étais capable de faire leur travail. Et une fois cela prouvé, c'était correct. En même temps, ils étaient fascinés. J'étais arrivé au camp avec ma pile de livres et ils respectaient ça.

C.L. — Quel a été ton premier livre ?

Y.P. — Vers 10 ans, j'ai tenté d'écrire un roman, mais après onze pages je n'avais plus rien à dire. Alors j'ai commencé à écrire une sorte de journal, un carnet. J'ai toujours eu de la fascination pour les carnets. J'ai beaucoup d'inédits. Mon premier texte complet, c'est une pièce de théâtre. Après, je me suis tourné vers la poésie. *L'octobre des Indiens* est un texte que j'ai travaillé pendant cinq ans. *Anna-Belle* est arrivé un an après. Cela tient un peu du carnet et du journal. *Anna-Belle*, c'est mon retour au Lac-Saint-Jean. C'est la femme mythique, rêvée.

C.L. — Je me suis demandé en lisant *Le voyage d'Ulysse* si ce n'était pas l'amoureux d'Anna-Belle qui était en train d'écrire.

Y.P. — Oui... peut-être. (Rires)

C.L. — Tes personnages, j'ai l'impression qu'ils t'habitent. Que tu es un être qui est une cité où tes personnages cohabitent. Ton univers des mots est comme une flaque d'eau qui ne cesse de s'agrandir. Tes œuvres ne sont pas distinctes l'une de l'autre, mais plutôt en continuité, tressées de tous les liens de ton existence : ton territoire, ta famille, ton amoureuse, tes rencontres.

Y.P. — Il y a certainement une continuité. La notion de territoire a toujours été extrêmement importante pour moi. Je peux dire que *L'octobre des Indiens*, si tu essaies de le situer géographiquement, c'est Montréal. Je l'ai écrit pendant que j'étais étudiant. *Anna-Belle*, c'est le retour au Lac et je n'en suis jamais ressorti véritablement. *Le violoneux*, Saint-Inuite, c'est la ferme familiale, c'est la grange où l'on habitait quand j'étais jeune. Après ça, j'ai eu le projet de *La mort d'Alexandre* et des *Oiseaux de glace*. C'était ce que j'appelle ma saga familiale. Je pensais écrire une dizaine de romans où je parlerais de ma famille sur trois générations. Les critiques ont été extrêmement dures. Je n'étais peut-être plus convaincu de continuer. Si j'y avais cru vraiment, je l'aurais fait, mais j'étais ébranlé. Avais-je envie de poursuivre mes histoires de famille ? J'avais d'autres sujets.

C.L. — Sans compter le travail de journaliste.

Y. P. — Ça aussi. Le journalisme pour l'écrivain, c'est quelque chose de dangereux. On passe notre temps à écrire, au travail et dans nos loisirs. Où est la frontière entre l'écriture et l'écriture ? Ça m'a pris du temps à le réaliser. J'ai trouvé ma solution en allant travailler au pupitre pendant vingt ans. J'ai quitté la rédaction, je l'ai fait sciemment pour pouvoir écrire. Et pourtant, c'est le journalisme qui m'a amené vers des récits réalistes. *La mort d'Alexandre*, c'est du copier-coller avec la réalité. La couverture journalistique m'a fait découvrir une région qui est beaucoup plus que ce que je connaissais. Quand tu passes une vie à rencontrer du monde, à parler du monde, tu vois davantage ses couleurs. Ces deux romans-là (*La mort*



d'*Alexandre* et *Les oiseaux de glace*) sont la conséquence du journalisme. Ça, c'est sûr. Après, avec les autres livres, j'ai repris mes distances.

C.L. — Le journalisme fait partie de ton univers. Un journaliste et un écrivain, c'est une cohabitation presque impossible, mais en même temps très nourrissante. Je crois que tu ne serais pas le même auteur si tu n'avais pas été journaliste.

Y. P. — Vrai. J'ai rencontré beaucoup d'écrivains qui rêvaient de pouvoir se consacrer essentiellement à l'écriture. Moi, je suis ambivalent par rapport à cela. J'aurais eu peur de m'assécher carrément, d'être en autarcie continuellement. Ce n'est plus le cas quand tu as 60 ans, on a un bagage accumulé qui ne peut pas se tarir. Mais quand tu as 30 ans, j'ai l'impression que de s'enfermer en soi-même, d'être uniquement dans son écriture, tu manques quelque chose. On a un très bel exemple de ça dans la littérature québécoise avec Gabrielle Roy qui a connu un succès extraordinaire avec *Bonheur d'occasion*, un roman réaliste, un roman social qui se passe dans le quartier Saint-Henri à Montréal. Elle était journaliste quand elle a écrit ce livre. Elle a eu un immense succès et elle s'est repliée sur elle. Les gens l'ont boudée. Elle a refait surface avec son autobiographie, mais elle a fait un méchant purgatoire en se retirant. Si elle avait continué dans le journalisme, son œuvre aurait été autre chose. J'ai eu peur que cela m'arrive. Tu peux fouiller dans ton passé, dans ton présent, être stimulé de toutes sortes de manières, mais, moi, je ne suis pas un écrivain de pure fiction, je suis un écrivain de mémoire.

C.L. — Et de territoire.

Y.P. — Je suis peut-être un paysan de ce côté-là, mais j'ai besoin d'avoir mon terrain, mon paysage géographique pour écrire. J'ai besoin d'être ancré dans quelque chose. Prends *Le voyage d'Ulysse* qui est peut-être le livre le plus flyé que j'aie écrit. Sans *Le tour du Lac en 21 jours*, coécrit avec Danielle Dubé, je n'aurais pas eu la géographie du Lac pour ce voyage. Les livres viennent de l'autre. L'un engendre l'autre.

C.L. — Oui, c'est un tout. C'est cela que j'ai trouvé fascinant à les relire. J'ai eu tant de plaisir à redécouvrir *Le violoneux* et *Anna-Belle*. Quelle lettre magnifique, quelle poésie ! Dans *Le voyage d'Ulysse*, c'est comme un aboutissement. C'est un livre qui se lit doucement. On ne cherche pas à en connaître la fin. On se laisse porter. Le plaisir, c'est le parcours. Ce n'est pas la conclusion, c'est le chemin pour y arriver.

Y.P. — *Ulysse*, c'est un livre intéressant pour moi. J'ai toujours eu l'impression que, peu importe mes livres, j'y ai traité un aspect de moi, une partie de moi. Sauf peut-être dans le *Réflexe d'Adam*, mais là c'est une autre chose, une œuvre réflexive. *Le voyage d'Ulysse*, c'est le livre où j'ai rassemblé tous mes aspects : l'amour de l'oralité du conte, des légendes, l'amour

de la lecture, des écrivains aussi. Toutes mes perspectives, mes intérêts sont réunis dans ce livre. Et tous les genres littéraires sont utilisés. Le conte, le roman, le théâtre et même le haïku. C'est quelque chose de très réfléchi. J'ai mis dix ans pour ce livre.

C.L. — Et cela s'est terminé par des critiques élogieuses.

Y.P. — *Ulysse* a eu de belles critiques. Sauf que les ventes ne sont pas là. La situation du livre au Québec est difficile. Bientôt, on va avoir plus d'écrivains que de lecteurs.

C.L. — Le livre n'a plus vraiment de tribune dans les médias. Qu'est-ce qui pousse un auteur à poursuivre ?

Y.P. — Bien franchement, je ne publierais plus que je continuerais à écrire. En fait, le gros de mon écriture n'est pas publié. Vois mon carnet noir, j'en suis à la page 22095. J'écris cela depuis trente ans. C'est mon journal de réflexion. Il y a de tout là-dedans. Ça ne me fatigue pas que ce ne soit pas publié. Écrire, c'est une manière d'être, une nécessité. Sans l'écriture, je deviendrais invivable. C'est ma façon de me brancher, de me situer dans le monde. L'édition, la publication devient un épiphénomène. Publier n'est pas le plus important. Il faudrait être prétentieux pour croire qu'on apporte quelque chose de nouveau. Tout a été dit. C'est vrai. Mais personne ne le dit comme moi. La vie, c'est ça. Chaque époque apporte ses préoccupations et ses manières de faire. Et c'est nécessaire. Si tous les jeunes de 25-30 ans arrêtaient d'écrire parce qu'ils croient que ce n'est plus important, il y aurait une rupture effrayante dans la culture, parce que c'est une continuité. C'est comme une vague qui monte, ce sont tous les écrivains qui poussent en même temps. Et chacun est dépendant de l'autre.

C.L. — Encore faut-il être publié pour exister dans cette continuité.

Y.P. — Je crois aux jeunes maisons d'édition. Il y en a de très bonnes comme Alto et La Peuplade. Elles sont en train de faire avec l'édition ce que notre génération n'a pas été capable de réaliser : s'ouvrir à l'international. Si on n'avait pas eu les limites imposées par le lobby de la littérature française qui bloque la littérature québécoise, les écrivains y seraient aussi populaires que nos chanteurs et que notre cinéma. Parce qu'on a quelque chose de particulier dans la littérature québécoise : on est à la fois de tradition française et on est américain.

C.L. — Tu disais que tu ne pourrais pas arrêter d'écrire. Est-ce que tu pourrais arrêter de lire ? Car en toi, il y a l'auteur, le lecteur et l'analyste de la littérature québécoise. Tu as l'amour des mots des autres.

Y.P. — J'ai décidé d'être écrivain dès que j'ai su lire. J'arrêtera de lire, j'arrêtera d'écrire, c'est sûr. Je pourrais arrêter de publier, mais je continuerais d'écrire et de lire. Je ne peux pas m'imaginer sans avoir un livre en lecture. C'est impensable. Les écrivains qui ne lisent pas, je ne sais pas comment ils font, ils doivent mourir quelque part. C'est ma vie. Lire, écrire, l'un ne va pas sans l'autre.

C.L. — Tu as fait le choix très jeune de te consacrer à la littérature québécoise, de lui donner la priorité.

Y.P. — Ça, c'est le journaliste. Le journaliste que nous sommes toi et moi, que nous étions et que nous sommes encore. Au journal, on parlait de la réalité de Chicoutimi. On parlait des gens, des peintres, des comédiens de Chicoutimi. Pourquoi, quand je parle des écrivains, je ne par-

lerais que des auteurs américains, européens, japonais ? Pourquoi je ne parlais pas des écrivains d'ici ? Les publications du Québec font partie de notre actualité. J'ai fait ce choix-là parce que le journaliste doit parler de l'actualité.

C. L. — Et tu entraînes tes lecteurs à faire ce choix-là bien souvent.

Y.P. — J'ai commencé à lire vraiment vers 1955, 1956. C'était assez facile de lire toute la production québécoise. Il y avait à peu près une quinzaine de nouveautés par année. Bien sûr, j'ai lu Victor Hugo, Flaubert, Balzac. Je voulais devenir russe tellement Dostoïevski, Tolstoï me fascinaient. J'ai lu *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, puis tout de suite après *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais. Cela a été un choc. J'ai dit : « Oh ! oui !, il y a moyen d'écrire des choses extraordinaires en parlant de chez nous, de ce qui est notre réalité. » Cela m'a ramené ici. Ça m'a donné comme le droit de devenir écrivain en parlant de mon territoire, de ma géographie et des gens de ma famille. Ces écrivains-là m'ont ramené vers le Québec. Lire les œuvres québécoises, c'est aussi une affirmation : on vit ici, on ne peut pas s'ignorer. On a une littérature, pourquoi on n'en parlerait pas ?

C.L. — Il y a Yvon Paré l'écrivain, le critique littéraire, le journaliste, l'adjoint au chef de pupitre ; Yvon Paré qui s'est consacré au Salon du livre, au Camp Félix, au Festival contes et légendes. Tu n'es pas un écrivain qui se cloître chez lui. Tu es un écrivain qui va ailleurs. Tu es un grand voyageur dans l'écriture.

Y.P. — Je n'ai pas dissocié l'écriture et la lecture. La lecture, c'est les autres. Mon militantisme, mon bénévolat, ont toujours été faits dans des organismes qui tournent autour du livre. Pour moi, c'est important de le faire. Il faut amener les écrivains sur la place publique.

C.L. — Es-tu optimiste quant à l'avenir de la littérature québécoise ?

Y.P. — Tu ne peux pas être pessimiste quand tu lis la littérature québécoise, quand tu lis les jeunes qui écrivent au Québec. Par contre, je me questionne sur cette manie qu'on a de se couper de nos auteurs. Les écrivains québécois ne sont pratiquement pas enseignés dans nos écoles. Cela me dérange beaucoup. Est-ce qu'on peut faire vivre une littérature quand les lecteurs sont de moins en moins là ? Aujourd'hui, on vend une moyenne de 400 exemplaires quand on en vendait 1 000 il y a dix ans. Il y a une fragmentation. Est-ce que tu peux faire vivre une littérature, si bonne soit-elle, si on n'a pas de lecteurs ? C'est inquiétant. Ça va changer un jour. Je ne le sais pas, j'espère. Moi, ce qui me console et qui m'étonne avec mon blogue où j'ai publié mes chroniques sur le livre québécois, c'est que 60 % des gens qui le fréquentent sont des gens d'ici, Québec, Canada. Et 40 % des gens de l'étranger avec la Russie en tête de liste, l'Allemagne, l'Italie, la France, les pays du Moyen-Orient, les États-Unis. Il y a 40 % de mes lecteurs qui sont des gens de l'extérieur et qui sont intéressés par la littérature du Québec. Dans nos médias, on ne semble pas conscient de cela. Si on faisait un journal d'information en ne parlant que de l'Allemagne ou de la France et jamais de Montréal ou du Québec, les gens décrocheraient. Pourquoi, quand il s'agit de livres, on occulte cette réalité-là ? Pourquoi les chroniqueurs tombent-ils tous dans ce panneau-là de ne plus parler de la littérature d'ici ? On devrait avoir une fierté. C'est notre littérature. Et ne venez pas nous dire qu'il n'y a rien. Je parle de cinquante-deux livres nouveaux par année dans ma chronique quand il y a plus de 4 000 titres qui sortent. Je suis inquiet, parfois choqué, mais je reste optimiste.

